

Le feuilleton : les prunes à la Benoîte : [suite]

Autor(en): **Vallotton, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 32

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224726>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES TROIS LOGIS DE LA «GAZETTE DE LAUSANNE»



l'occasion de son installation nouvelle à la rue de Genève, la *Gazette de Lausanne* publie un numéro hors-série qu'elle adresse à tous ses abonnés. Dans ce numéro où directeur et rédacteurs évoquent le passé et émettent quelques réflexions judicieuses, on peut voir, en première page, trois clichés reproduisant les trois logis successifs de la *Gazette*. Ils synthétisent, en quelque sorte, toute la vie du grand journal vaudois qui parut, pour la première fois, à l'époque où notre pays proclamait son indépendance.

C'est dans cette vieille demeure de la rue du Pré 33 que le journal débuta. C'est là qu'Antoine Miéville — premier rédacteur — travailla, lutta et parvint à donner un bel essor au petit « bulletin officiel » du 1er février 1798 qui lui avait été confié.

Le logis de la rue Pépinet 3 — avec ses grandes fenêtres, ses balcons fleuris et son drapeau fédéral — reste, pour notre génération, la maison où le brillant rédacteur et l'ardent polémiste que fut Edouard Secrétan, dirigea, durant près d'un demi-siècle, la *Gazette*, avec une rare maîtrise.

L'immeuble de la rue de Genève est moderne. Il possède des locaux spacieux où circulent en abondance l'air et la lumière. Il est admirablement approprié au grand journal qu'il abrite. La « vieille dame » de la rue Pépinet s'est muée en une jeune et charmante femme, vêtue à la mode du jour. Toute pimpante et jolie, elle va avec confiance vers l'avenir, sûre de faire de nouvelles conquêtes. C'est ce que le *Conteur Vaudois* lui souhaite, tout en félicitant son rédacteur actuel, M. Georges Rigassi, et tous ses collaborateurs.

J. des S.

UN QUIPROQUO



est un charmant petit village de l'Oberland bernois, assis dans un paysage un peu perdu au pied de rudes glaciers aux séracs géants. Les mœurs y furent longtemps frustes et les habitants n'y connaissent encore que le souci de nourrir leurs peu nombreux troupeaux. En été, quand des hôtes y séjournent, on leur raconte l'histoire suivante :

Une dame de la ville de Berne écrivit, il y a bien une dizaine d'années, à un brave homme de K..., Jacob Tannenduft, pour avoir des renseignements circonstanciés sur un chalet qu'il offrait à louer pour la période des vacances d'été. La dame, Rosa Rosenherz, une personne qui se piquait de penser à tout, désirait connaître l'altitude du chalet, sa situation, les moyens d'y accéder, la grandeur de la cuisine et des chambres, le nombre des fenêtres, des lits, etc. En terminant son épître, Mme Rosa Rosenherz demandait où se trouvait le « W.-C. » et s'il était spacieux, bien aéré et facilement accessible.

A la réception de cette lettre, le bonhomme Tannenduft appela sa femme, une vaillante montagnarde, toute prête à se mettre en quatre pour contenter ses futurs locataires. Son mari lui exposa son embarras. De toutes les questions posées dans la lettre qu'il avait en main, une seule lui paraissait incompréhensible, car, de sa vie, il ne s'était trouvé en présence d'une abréviation aussi énigmatique que ce « W.-C. » terminant le questionnaire de la citadine. Sa femme partageait son ignorance et le brave couple étudia durant toute la journée et une bonne partie de la nuit suivante ce que pouvait bien signifier ce rébus de « W.-C. ».

Le lendemain était un dimanche et, en entendant sonner « la première » par la cloche de la petite chapelle du village, Jacob Tannenduft eut une inspiration subite. Il se dit que « W.-C. » ne pouvait être que l'abréviation de « Wald-Capelle » (chapelle de la forêt) et que la petite église du village, située sur une élévation protégée, du côté de la montagne, par une épaisse forêt de sapins, méritait bien le nom de « chapelle de la forêt ».

Soulagé par sa découverte, Tannenduft en fit part à sa femme qui ne put qu'admirer la perspicacité de son mari. Celui-ci se mit séance tenante à répondre à la dame de la ville et lui écrivit au sujet du « W.-C. » textuellement ce qui suit : « W.-C. » est à vingt minutes du chalet. Il est construit sur une éminence dominant le village et où l'air est purifié par le voisinage immédiat des sapins; il compte 25 places, mais n'est ouvert que le dimanche, à une heure fixe. Une fois que les places sont occupées — les hommes à droite, les femmes à gauche, — on joue de l'orgue et ceux qui veulent peuvent accompagner en chantant. »

A Berne, le facteur apporta la lettre au moment où Mme Rosenherz s'appretait à partir pour aller prendre part à un thé joyeux offert par une connaissance à ses amies. Elle mit la lettre dans son réticule en se promettant de la lire en présence des dames invitées, toutes des mères de famille qui seraient certainement heureuses de connaître ainsi les conditions dans lesquelles on pouvait louer un chalet à proximité des glaciers. En effet, entre deux tasses de thé, ces dames se mirent à parler de vacances à la montagne et, tout naturellement, Mme Rosenherz tira la lettre de son réticule et demanda à la société la permission de lui lire la réponse qu'elle venait de recevoir de l'Oberland. Quand elle arriva au passage relatif au « W.-C. » situé à vingt minutes du chalet, à l'air purifié, aux vingt-cinq places, à l'orgue et au chant, Mme Rosenherz ouvrit de grands yeux et, n'y comprenant rien, elle crut devoir relire plus attentivement ces phrases inconcevables. A peine revenu de son étonnement, l'auditoire ajouta sa protestation à l'indignation de la naïve lectrice. Mme Rosenherz, qui pensait à tout, mais qui ne connaissait des églises que l'extérieur, assura que tout cela ne l'étonnait qu'à demi. Elle avait eu l'intuition des mœurs extra-primitives de la contrée de K... et, c'était précisément à cause de cela, qu'elle avait tenu à être renseignée exactement sur les us et coutumes de ses habitants. Elle n'ignorait point qu'en certains endroits on possédait encore des « W.-C. » à deux sièges, ce qui lui paraissait déjà le comble de la sociabilité primitive, mais elle n'aurait jamais songé qu'il pût exister quelque part un unique « W.-C. » pour tout un village et qu'on considérât l'usage de ce lieu comme un luxe toléré le dimanche seulement, à une heure fixe et en commun !

— Avec accompagnement d'orgue ! s'écria une dame.

— ...et de chants ! ajouta une seconde invitée.

L'agitation devint générale, chacune des dames présentes se faisant un devoir de pousser une exclamation relevant un des points comiques de la narration de Jacob Tannenduft. C'est ainsi qu'après avoir été perplexes, puis indignées, ces dames passèrent à la joie et se mirent à rire sans fin en se représentant le tableau peu ordinaire de ce « W.-C. » communal. Elles se séparèrent en proie à une hilarité contagieuse qui, dit-on, gagna bientôt toute la ville. Cependant, des personnes, qui connaissaient K... pour y avoir séjourné, ne voulurent point laisser s'accréditer une légende pareille et n'eurent pas de peine à remettre les choses au point. Seule, Mme Rosenherz ne se laissa pas convaincre et persista donc à tenir les habitants de K... pour des communistes de la première heure.

Aimé Schabzigre.

MODE NOUVELLE



ESDAMES, voulez-vous avoir le teint de lis et de roses qui est à la mode cette année et qui a succédé au teint brou de noix sans lequel une élégante n'aurait pas osé se montrer l'année dernière ? Eh bien ! ne vous embarrassez ni de poudres ni de pâtes, ne vous ruinez pas en lotions, ne suivez pas de régimes qui, par ailleurs, pourraient compromettre votre ligne. Un docteur arménien vient de découvrir le moyen suprême de vous faire ressembler à l'aurore aux doigts de roses qui ouvre

les portes du matin, et je vais vous l'indiquer, il vous économisera du temps et de l'argent. Faites-vous donner, chaque matin, une bonne paire de gifles par votre mari, mais des gifles sonores, retentissantes, qui feront dire à vos voisins : « Tiens, la maîtresse poutre du toit vient de se briser. » Sous l'action de ces gifles esthétiques, le sang monte immédiatement aux joues et les colore de la façon la plus agréable.

Si vous voulez plaire, paraître séduisantes, irrésistibles, n'hésitez pas, le moyen est héroïque. Les maris, évidemment, feront de la résistance, je les connais ; ils sont bons pour tous les animaux et, au début, ils se montreront récalcitrants. Ils trouveront le procédé barbare, inhumain, pénible, odieux, atroce. Ils chercheront à se dérober. Ils vous supplieront de ne pas leur infliger le supplice de les contraindre à vous faire subir de mauvais traitements, mais vous êtes adroites, insinuantes, habiles, et vous arriverez bien à les décider.

Sachez les prendre. Pour les amadouer, agissez comme vous le faites quand vous désirez obtenir une fourrure ou un collier de perles. Prenez-les par leur faible ; faites leur préparer les mets qu'ils préfèrent ; ne leur faites pas d'observations s'ils rentrent tard. Gâtez-les et, quand vous les suppliez de vous donner des gifles, ils finiront par vous répondre : « Avec plaisir, ma chérie » ; ils relèveront leurs manchettes et taperont à tour de bras.

Au fond, les maris ne demandent qu'à être agréables à leur femme. Ils taperont de toutes leurs forces, ils s'entraîneront, pour que vous soyez les plus jolies de toutes, les plus battues et les plus contentes.

La Patrie Suisse du 30 juillet groupe de nombreuses actualités : meeting d'aviation de Zurich, passage du Tour de France à Evian, régates internationales à Genève ; réunion du comité international des bibliothèques à Berne ; fête des sauveteurs du Léman, à Lutry. Une belle page donne des images choisies de la fête d'Aarau. Le Dr Hoffmännier achève pour ses lecteurs la visite du panc national suisse. Enfin, hommage est rendu au nouveau chef de la division des affaires étrangères : M. de Stoutz ; une étude sur la participation suisse aux Jeux olympiques complète ce numéro.



LES PRUNES A LA BENOITE

Puis l'hiver poudra tout à frimas. Le vallon eut l'air moins profond, blanc comme un rêve. Jour et nuit, car elle dormait peu, la Benoîte tricota et rumina des pensées. Et quand Paul Paquin remontait tard, de ses réunions, il voyait encore briller une lumière à travers la serpillière suspendue à la fenêtre en guise de rideau.

— Et puis ? disaient les gens, quand Benoîte descendait aux provisions. Vous ne venez plus, le soir, faire un bout de causette.

— Je suis bien chez moi ! répondait la mystérieuse vieille d'un air presque joyeux.

Mais quand elle avait tourné les talons, la grosse mère Rosset, l'épicière, remarquait :

— La Benoîte vient rudement drôle !... Quel âge a-t-elle ? On ne sait seulement pas. Elle doit approcher des huitants... Elle ne veut pas tant les dépasser...

Cependant, sans se laisser distraire, Benoîte méditait sa vengeance ; mais elle ne la trouvait jamais telle qu'elle la souhaitait. Il lui semblait pourtant, à force d'y songer, qu'elle tenait déjà le Paquin dans la fine toile d'araignée de ses rusés. Et quand elle le voyait passer, sur la neige froide et blanche qui ensevelissait les prés comme le bruit des pas, elle souriait finement, et ce sourire était plus effrayant que son ancienne colère.

L'hiver s'acheva en bourrasques et en jours

tristes. Puis le soleil revint, rajeuni, et toutes choses, s'étant donné le mot, sortirent de terre en musique, car les oiseaux chantaient tant que le jour était long.

Benoîte renaissait. Elle retourna et fuma son jardinier d'un air prophétique. Les premières feuilles du prunier rencontrèrent son regard plus perçant que jamais.

Avec le mois de mai les fleurs s'épanouirent, les abeilles se grisèrent de parfums et Benoîte d'admiration muette. Les fruits commencèrent à pousser, minuscules, d'abord, puis gros et luisants. Enfin, après des semaines et des semaines, remontant un jour chez lui, à l'aise, car il voyait le volet fermé et le pieu appuyé contre, en signe d'absence, Paul Paquin remarqua que les fruits se plombaient et que les plus ensoleillés quittaient leur teinte indécise pour tourner au mauve. Sa lèvres pâle s'ourla d'un sourire sensuel.

— Encore deux semaines, songea-t-il, et je crois bien que ça y sera !

La Benoîte, cependant, ne perdait point son temps. Sachant que le menuisier Pelichet possédait une échelle double, elle alla lui demander de la lui prêter. Ce Pelichet était un brave homme, gras et complaisant.

— Est-ce pour la maraude ? questionna-t-il avec un rire puissant.

— C'est pour cueillir mes prunes sans me briser une jambe ! répondit sans hésiter la vieille surnoise.

— Et combien en a-t-il, de prunes, votre prunier ? Quatre ou bien cinq ?

— Allez seulement le demander aux petits saints du voisinage.

Puis, radoucie, la Benoîte ajouta, songeant à l'échelle :

— Est-ce que je pourrai la garder un paire de jours ?

— Tant que vous voulez !... je ne la sers pas ces temps... Ne vous inquiétez pas. J'irai vous la porter, ce soir, après l'ouvrage. Ça me fera une promenade.

En effet, à la nuit tombante, le menuisier Pelichet poussa le clédar, portant l'échelle en équilibre sur sa robuste épaule.

— Hé ! mère Benoîte ! cria-t-il, voilà l'échelle ! Mais Benoîte, qui était capricieuse et qui n'aima pas tant à dire merci, ne se montra pas. C'est seulement quand elle entendit les pas lourds s'éloigner qu'elle sortit avec précaution pour traîner l'échelle jusqu'au hangar. L'y ayant enfermée à double tour :

— Là !... dors seulement ! lui dit-elle.

Et puis elle s'alla coucher.

Un jour que Benoîte, appuyée à sa barrière, le tricot en main, causait avec une commère, elle vit monter de loin le Paul Paquin.

— Préparons nos discours !... songea-t-elle.

Brusquement, en femme du monde, elle changea le ton de la conversation. L'éclat de ses yeux était tranchant comme une lame de rasoir fraîchement aiguisée. Pourtant elle souriait :

— Oui ! disait-elle lentement, en appuyant de sa voix aigre. Je sors tous les tantôts jusqu'à huit heures... Je vais aux pives, au bois, aux fraises...

— Samedi !... pensait Paul Paquin... Samedi ! chalet, chez la Clémence au Kirsch ; ça m'avancera, vous comprenez... l'hiver est long !... Oui !... je prends mon courage, je ferme bien, je mets la clef dans ma poche...

— Et vos prunes ? questionna la vieille.

Benoîte montra le ciel de son doigt durci par les travaux :

— Le bon Dieu me les gardera !

— Samedi !... nensait Paul Paquin... Samedi !

Et ce mot resta fiché en sa tête comme un clou de charpentier dans une poutre.

Depuis lors, Benoîte, tous les jours, vers une heure et demie, alors que le soleil tapait ferme et que les fruits luisaient à sa lumière bonne, fermait tout, mettait le pieu contre le volet et... se verrouillait en dedans.

Elle restait là, des heures et des heures, tantôt tricotant à la clarté brusque d'un rond de lumière qui se faufilait par un trou du volet, tan-

tôt se mettait aux aguets quand un souffle de brise agitait les feuilles, dehors. Et toujours un balai à long manche, aux crins préalablement passés dans la suie du fourneau, reposait à portée de sa main droite.

Rien ne vint.

Le vendredi, cependant, Paul Paquin descendit aux commissions, la hotte au dos, et passa rapidement. Benoîte colla son œil surnois au trou du volet. Elle attendit une longue heure le retour. Enfin le pas de Paquin retentit, solide et lent, comme quand on monte. Il quitta le sentier, marcha sur l'herbe du pré ; le petit clédar grinça... Le morveux avait détaché la corde si bien nouée par la Benoîte. Sur le pavé blanc de soleil, une ombre glissa...

La Benoîte défaillait de l'ivresse de tenir enfin le « petit saint » et aussi de la douleur de sentir son bien à sa merci. Mais qu'importe ! il allait être pincé, pris, au pied de l'arbre, dans l'angle fermé par les murs, comme dans une souricière.

— Pouah !... le vilain rat !... songea la vieille, les mains crispées au manche du balai.

Mais, tout à coup, l'ombre repassa hâtivement et Paul Paquin gagna le large.

Deux minutes plus tard, Benoîte eut la clef du mystère. La bonne commère Rosine avait dû être aperçue, montant le sentier, par le voleur inquiet. Tarnquillement, elle arrivait, luisante de sueur, bonnasse comme une fleur des champs, dardant en avant ses petits yeux de musaraigne.

— Hé !... Benoîte !... cria Rosine devant la porte verrouillée. Hé !... dormez-vous ? Vous avez eu une visite !...

Peine inutile ! Benoîte faisait la morte.

— Vieille folle !... tant pis pour tes prunes ! grommela la visiteuse déçue.

Et elle s'en alla.

Toute la nuit Benoîte veilla, roulant des projets dans sa tête étroite. Le balai ne lui suffisait plus. Soudain une idée lui vint.

Le samedi matin, le ciel était d'un bleu profond, si bleu qu'il en devenait violet ; à le considérer, le regard se perdait. Mais Benoîte s'en inquiétait pas mal, du ciel. Elle remarqua seulement que ses prunes se détachaient dessus, ton sur ton, et que leur reflet joyeux les différenciât seul de l'azur tranquille.

Alors elle descendit vite, s'aidant de son bâton comme d'une troisième jambe, jusque chez Rosine.

— Rosine, lui dit-elle avec persuasion, il faut que vous me rendiez un service. Je vais en commission jusqu'à Loroult. Vous allez monter chez moi pour garder ma maison.

— Monteh !... qu'avez-vous tant de si précieux ?... Savez-vous pas tout coter, comme l'autre jour quand le Paquin voulait vous rendre visite ?

Benoîte ferma volontairement l'oreille :

— Je crains les maraudeurs... par rapport à mes prunes.

— Vos prunes ?... Mais, l'année passée, vous les avez bien mangées, que vous disiez même que qu'elles étaient tant bonnes...

— Justement !... je veux continuer... Et puis il y en aura quelques-unes pour vous...

Cet argument décida la Rosine. Elle insinua pourtant encore :

— Et pi mon dîner ?

— J'ai une marmite de soupe faite avec mes pommes de terre et des fines herbes, que vous m'en direz des nouvelles... Seulement, laissez bien la porte ouverte et faites fumer la cheminée d'attaque, qu'on voie au moins qu'il y a quelqu'un...

— C'est bon !... fit simplement Rosine. On ira.

Loroult est un gros bourg qui étale ses maisons cossues à une heure à pied de Chavenier. Il n'y a rien de beau à voir à Loroult. On n'y va que pour la foire, pour la fête des Mousquetaires et pour des achats.

Un vent frais poussait Benoîte en avant, et tous les blonds épis, mûrs et grainés différemment, faisaient la révérence à son passage, des

deux côtés de la route. On commençait à faucher la moisson et dans les champs la faux méchante abattait, en sifflant, la gloire naïve de coquelicots et des bluets.

Dabord, la Benoîte reconnut des gens de Chavenier. Puis, plus loin, elle ne reconnut plus personne : c'étaient des gens de Loroult, sans doute, et la vieille, soudain grave, serra son cabas plus ferme contre la hanche. Son ombre marchait devant elle, assez cassée à vrai dire, mais poussée par la force qui l'avait menée depuis toujours ; et le bonnet pointu s'allongait aussi sur la route blanche, dessinant, au-dessus des épaules minces et tombantes, un grand pain de sucre, comme un schako de grenadier. C'était une ombre qui avait de la défense !

(A suivre). B. Vallotton.

A la cuisine. — Madame, à sa cuisinière. — Vous savez, ma fille, chez moi c'est l'habitude de manger les restes.

La cuisinière. — Oh ! madame peut être bien tranquille, je les lui garderai !

Au coin du bois. — Dans une allée très sombre du Bois de Boulogne, un apache avec un énorme gourdin à un promeneur solitaire :

— Dites-moi, monsieur, j'ai besoin d'argent, vous ne voudriez pas m'acheter ma petite badine ?

Bourg-Ciné-Sonore. — Lilian Harvey dans Calais-Douvres au Bourg. — Un yacht, l'« Odysseus » tient la mer depuis quatre ans et onze mois ; encore trente jours et son propriétaire gagnera son pari de 500.000 dollars. C'était compter sans l'apparition de Lilian Harvey, un beau matin entre Calais et Douvres.

« Calais-Douvres » (Croisière d'Amour) fait partie de la série des comédies musicales parlées et chantées en français de la UFA, genre qui a toujours rencontré au Bourg un franc succès.

Des chansons : « Fini l'Amour », « On ne lutte pas contre l'Amour », « Zanzi-Bar ».

Pour la rédaction

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

PE

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

 **TREUTHARDT**

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
HALDIMAND, 11 DANS UN CADRE CHIC

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
Margot & Jeannet
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne